

un rapide ouragan, depuis les cimes des monts Karpathes jusqu'aux grèves de la mer Baltique ? Tous les rapports qui nous arrivent de Varsovie nous confirment l'importance et la grandeur des événements accomplis : et dusse-je me heurter bientôt à de nouvelles déceptions, je ne puis me résoudre à demeurer les bras croisés dans une inaction honteuse, lorsque je sais qu'il n'y a pas un seul cœur dans ces provinces qui n'aspire à la délivrance de la Pologne. Ne vous y trompez pas, Raphaël, nous ne sommes point des révolutionnaires : les nobles, ici, c'est-à-dire, tous ceux qui possèdent le sol, font cause commune avec l'habitant des villes et les paysans : nous ne sommes tous que des citoyens violemment opprimés et cherchant à recouvrer notre indépendance.

—Grâce à Dieu, répondit Raphaël, j'ai toujours reconnu ce droit à mon pays : et nous n'avons jamais différé que sur les moyens de le faire revivre : il ne dépendra pas de moi aujourd'hui que nous n'y arrivions par tous les sacrifices nécessaires à cette grande cause.

—C'en est un bien grand de nous séparer, mes chers enfans, reprit le comte d'une voix attendrie ; mais qui de nous voudrait s'abandonner à un lâche repos, lorsque nous sommes tous conviés à l'honneur de sauver notre patrie ? Ce soir, sans plus tarder, chacun de nous commencera sa rude mission. Terminons d'ici là nos derniers apprêts et que Dieu vous conduise !

A l'heure convenue, nos amis se réunirent une dernière fois et se firent de touchants adieux, mais tout en maîtrisant avec courage les faiblesses de leurs cœurs.

—Mes enfans, dit le comte en réunissant les mains de Raphaël et de Rosa dans les siennes, vous êtes destinés l'un à l'autre ; et nul de vous ne l'oublie. Mais avant toute chose, vous vous êtes dévoués à votre pays. Servez-le donc, Raphaël, avancez l'heure de sa délivrance, illustrez-vous-entre tous ses défenseurs, et sachez qu'il n'y a pas dans tout le royaume une âme qui sera plus attentive à vos travaux, plus soucieuse de vos périls, plus fière de vos succès que celle à laquelle vous devez alors vous unir.

—Oh oui ! tout ce que vous ferez pour notre infortuné pays, ajouta Rosa en fixant ses regards émus sur le noble visage de son fiancé, sera pour moi d'un prix bien autrement élevé que tout ce que vous pourriez entreprendre pour m'être seulement agréable. Je me hasarde à vous parler ainsi, parce que nous sommes dans une de ces redoutables situations où les femmes elles-mêmes peuvent n'être pas inutiles à la défense commune ; et puisque vous attachez quelque prix à mes paroles, bien loin de les perdre en vaines expressions de crainte et de tristesse, je souhaite ardemment que le souvenir que vous en garderez, vous anime et vous soutienne au milieu des périls que vous allez braver.

—Dieu m'est témoin, répondit Raphaël, que depuis le premier moment où mon esprit a pu comprendre les incomparables malheurs de la Pologne, je n'ai plus eu d'autre pensée que de me dévouer pour son salut : les années n'ont fait que fortifier ce sentiment dans mon cœur. Aussi, c'est avec une indicible joie que je rencontre dans celle qui consent à unir sa destinée à la mienne une si vive et si profonde sympathie pour ce qui doit être le but suprême de tout mes efforts durant toute ma vie. Puisse-je donc remplir votre attente en servant comme vous le désirez notre commune patrie. Adieu, mes très-chers amis, notre séparation est l'épreuve que je redoute le plus.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, Raphaël alors s'éloigna brusquement en faisant de la main un dernier signe d'adieu et suivit en silence le guide qui devait le conduire à travers la forêt et lui faciliter l'entrée de Grodno. Ils marchèrent une grande partie de la nuit et se reposèrent seulement deux ou trois heures avant le lever du jour, dans une pauvre hutte de bûcheron qu'ils rencontrèrent sur la lisière du bois. Ils se remirent en route vers six heures du matin, à la lueur du crépuscule ; mais en avançant dans les campagnes qui environnaient Grodno, ils s'aperçurent bientôt qu'il leur serait impossible de pénétrer dans la ville sans être arrêtés. Les troupes russes échelonnées de distance en distance, en couvraient tous les abords. Un camp même était formé sous les murs de la place. Car les autorités de la province ayant eu connaissance, comme on sait, des plans du comte Bialewski, et sachant que le premier mouvement des insurgés devait être dirigé sur Grodno, avaient aussitôt concentré sur ce point toutes les forces disponibles dans un rayon de vingt-cinq lieues. Raphaël reconnut donc qu'il serait aussi périlleux qu'inutile de chercher à établir des rapports avec l'intérieur de la ville : il se perdit infailliblement en essayant d'y entrer ; et d'ailleurs que pou-ait-on y entreprendre en présence d'une population frappée de terreur et gardée à vue par des milliers de baïonnettes. Sans tergiverser davantage, car le temps était pré-

cieux, il résolut de se rendre à Wilna, dont il était éloigné au moins d'une trentaine de lieues. Comme il n'avait entendu parler d'aucune autre tentative de soulèvement, et que Wilna se trouvait à une grande distance des domaines du comte, qui attirait en ce moment toute l'attention des Russes, il pensa que l'accès en serait moins surveillé, plus facile, et qu'il pourrait s'aboucher et s'entendre avec le comité national. Ce calcul se trouva juste, et après deux ou trois jours de marche, il arrivait sur les hauteurs qui dominent Wilna. Il fallait pénétrer dans la ville ; s'y présenter comme voyageur, c'était se livrer soi-même.

—Si je pouvais, dit Raphaël à son guide, prévenir quelques uns de nos partisans, ce serait le point essentiel ; car ou ils trouveraient quelque moyen de tromper la surveillance pour me faire entrer ou ils viendraient eux-mêmes s'entretenir avec moi hors la ville.

—S'il ne s'agit que de voir vos amis, je m'en charge, répondit le guide ; vous voyez ces chariots de la campagne chargés de provisions qui se dirigent vers la ville ; il m'est facile de les suivre, de lier conversation avec les bonnes gens qui les conduisent, et en me faisant passer avec eux pour un paysan des environs, d'entrer librement dans Wilna. Donnez-moi bien vos instructions et vos adresses, afin que j'aie droit mon chemin et que je n'éveille la curiosité de personne par mes questions et mon air embarrassé, je vous réponds du reste.

—Merci, mon brave, votre idée est excellente, et nous n'avons rien de mieux à faire que de l'exécuter sans perdre une minute.

Et comme Raphaël connaissait parfaitement Wilna puisqu'il y avait pendant plusieurs années suivi les cours de l'Université, il détailla minutieusement à son guide toutes les rues qu'il aurait à prendre une fois dans la ville, pour arriver sans encombre au logis d'un avocat, du reste très-connu, M. Michel Sapiehna. Il lui répéta plusieurs fois ce qu'il aurait à dire, car il ne voulait pas lui donner de lettre, de peur de le compromettre, dans le cas où, par malheur, il aurait affaire à la police. Le guide, homme du reste très-intelligent, prit alors congé de Raphaël, et, d'un pas alerte et résolu, se dirigea vers la ville. Son plan réussit à souhait, on le prit pour un des paysans qui portaient des vivres au marché, et il peut arriver sans obstacle chez l'avocat en question, auquel il demanda à parler comme s'il avait quelque gros démêlé avec la chicane. Introduit dans le cabinet où travaillait le maître du logis, il découvrit alors très-nettement l'objet de la visite. Au premier moment, il faut le dire, M. Sapiehna parut fort embarrassé et même fort effrayé de la communication qui lui était faite. C'était une imprudence extrême ; la police exerçait la plus rigoureuse surveillance, et elle était trop en éveil pour pouvoir la tromper. Un homme qu'elle soupçonnait était un homme perdu. Et c'était d'ailleurs vouloir compromettre les dernières chances de l'avenir que de prétendre à la moindre tentative en un tel moment.

—Que voulez-vous que je fasse, mon bon ami, que voulez-vous que je fasse ? répétait M. Sapiehna dans une perplexité qui pouvait faire un peu douter de son courage.

—Il faudrait d'abord tirer mon maître de la périlleuse situation où il se trouve, répondit le guide avec un naïf sang-froid, et ensuite vous vous trouverez avec un courageux jeune homme qui vous en dira et vous en monterera plus long.

Le regard qui accompagna ces quelques mots fit rougir notre avocat et le rappela, un peu malgré lui, aux véritables sentiments du rôle qu'il avait accepté en se faisant distinguer par ses harangues dans le comité national. Il se mit à pérorer quelques minutes pour prouver qu'il était lui-même un patriote à toute épreuve, puis il ajouta qu'il allait conférer sur cet événement avec quelques amis et qu'il ne tarderait pas à revenir avec des résolutions bien arrêtées sur cette difficile conjoncture. Il donna, du reste, des ordres pour que le messager fût honnêtement régala dans sa maison. Maître Sapiehna était au fond sincèrement dévoué à son pays et le servait bravement en toutes circonstances dans les rangs du barreau. Il parlait courageusement et ne reculait pas même devant des affaires où il avait à lutter contre les redoutables défiances de la politique russe, ce qui avait certainement son mérite ; mais enfin, quand il fallait se lancer dans les voies brutales de la force, il fut bien l'avouer, maître Sapiehna avait les faiblesses de Démosthènes. Rempli, d'ailleurs, des meilleurs intentions, il se rendit aussitôt chez un des membres du comité, le docteur Néroski qui passait à juste titre pour un homme déterminé, et il lui fit part de ses embarras. Ils rêvèrent quelque temps sur ce qu'il y aurait à faire proposant et jetant tour à tour mille expédients assez hasardeux pour faciliter l'entrée de la ville à notre ami Raphaël, car le docteur avait aussitôt